

LARS KEPLER

Désaxé

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach



Par l'auteur de *L'hypnotiseur*
et du *Marchand de sable*

actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Sur une vidéo anonyme adressée à la police criminelle, une femme est en train d'enfiler son collant, probablement filmée à son insu. Le lendemain, elle est retrouvée assassinée à coups de couteau.

Lorsqu'elle reçoit une deuxième vidéo, la police panique à l'idée d'avoir un train de retard sur le meurtrier. Tout est mis en œuvre pour identifier la prochaine victime. En vain. Puis le même scénario se répète... et les cadavres se multiplient : un tueur en série voyeuriste balance ses exploits sur internet juste avant de passer à l'acte. Et la police est dans l'impasse.

Un nouveau meurtre survient : cette fois les enquêteurs découvrent sur place un homme en état de choc. Il a nettoyé la maison de fond en comble avant d'allonger confortablement le corps mutilé de sa femme dans le lit conjugal, mais ne se souvient plus de rien.

Pour forcer les barrages de la mémoire, la police fait appel au Dr Erik Maria Bark. L'hypnotiseur va reprendre du service, pour la première fois depuis très longtemps, loin de se douter que ses découvertes l'entraîneront dans une dangereuse spirale mensongère qui pourrait s'avérer fatale.

Verrouillez la porte, tirez les rideaux et savourez le frisson de ce thriller magistral et haletant de l'unique Lars Kepler !

LARS KEPLER

Lars Kepler est le pseudonyme du couple d'écrivains Alexander et Alexandra Abnoril. Actes Sud a déjà publié L'Hypnotiseur (2010), Le Pacte (2011), Incurables (2013) et Le Marchand de sable (2014).

DU MÊME AUTEUR

L'HYPNOTISEUR, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 84.

LE PACTE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 102.

INCURABLES, Actes Sud, 2013.

LE MARCHAND DE SABLE, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 123.

Photographie de couverture : DR

Titre original :

Stalker

Éditeur original :

Albert Bonniers Förlag, Stockholm

© Lars Kepler, 2014

Publié avec l'accord de Storytellers Literary Agency, Stockholm

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06179-1

LARS KEPLER

Désaxé

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach

ACTES SUD

Le film n'a été pris au sérieux qu'à la découverte du premier corps. Un lien vers une vidéo sur YouTube avait été envoyé à l'adresse électronique de la Rikskrim, la Police criminelle nationale. Le mail ne contenait pas de texte et il était impossible d'identifier l'adresse IP de l'expéditeur. Le secrétaire chargé du courriel avait consciencieusement ouvert le lien et regardé la vidéo. Il avait supposé qu'il s'agissait d'une plaisanterie douteuse, mais avait quand même consigné le mail dans le registre.

Deux jours plus tard, à cause de cette vidéo, trois enquêteurs expérimentés se réunissaient dans une petite pièce au huitième étage de l'hôtel de police à Stockholm. Le plus âgé était assis dans un fauteuil de bureau grinçant, les deux autres restaient debout.

La séquence qu'ils examinaient sur le large écran d'ordinateur ne durait que cinquante-deux secondes.

L'image tremblante montrait une femme d'une trentaine d'années filmée à son insu à travers la fenêtre de sa chambre, au moment où elle enfilait un collant noir.

Dans un silence gêné, les trois hommes de la Rikskrim observaient les mouvements insolites de la femme.

Pour ajuster son collant, elle enjambait des obstacles invisibles, puis pliait plusieurs fois les genoux, jambes écartées.

Le lundi matin, cette femme avait été retrouvée dans la cuisine d'une villa mitoyenne à Lidingö, près de Stockholm. Elle

était assise par terre, la bouche grande ouverte. Le sang avait éclaboussé la fenêtre et l'orchidée blanche dans son pot. Elle ne portait qu'un collant et un soutien-gorge.

L'autopsie put établir qu'elle était morte d'une hémorragie due à de multiples coupures causées par des coups de couteau extrêmement violents, principalement portés au cou et au visage.

À l'origine, le mot anglais stalker signifiait rôdeur ou braconnier. Il est employé depuis le début du XVIII^e siècle.

En 1921, le psychiatre français Gaëtan Gatian de Clérambault publia l'étude d'un patient vivant une relation d'amour imaginaire. Ce cas est considéré par beaucoup comme la première analyse moderne d'un stalker.

Aujourd'hui le mot s'applique à une personne souffrant d'un désir de harcèlement névrotique, aussi appelé traque furtive, une obsession malade de la surveillance d'autrui.

Près de dix pour cent de la population est exposée à une forme de stalking à un moment ou à un autre de sa vie.

En général, le stalker a ou a eu une relation avec sa victime, mais très souvent, lorsque la fixation se fait sur des étrangers ou des personnes jouissant d'une quelconque célébrité, c'est le hasard qui prédomine.

Bien que la plupart des cas ne mènent jamais à des passages à l'acte, la police prend le phénomène très au sérieux, l'obsession pathologique du stalker induisant une forme de dangerosité spontanée. Les nuages qui évoluent entre courants ascendants et courants descendants peuvent se renverser par temps orageux et se transformer en tornade ; de la même manière, l'oscillation sentimentale du stalker entre adoration et haine peut subitement se traduire par des actes de violence extrême.

Vingt heures quarante-cinq le vendredi 22 août. Après les crépuscules enchanteurs et les nuits lumineuses du plein été, l'obscurité arrive désormais à une vitesse surprenante. Il fait déjà nuit noire de l'autre côté du hall vitré de l'hôtel de police.

Margot Silverman sort de l'ascenseur et se dirige vers les portes de sécurité. Elle est vêtue d'une chemise blanche sous un cache-cœur noir qui lui comprime la poitrine et d'un pantalon noir dont la haute taille épouse son ventre de femme enceinte.

Sans hâte, elle s'approche de la porte à tambour encastrée dans le mur en verre. Le gardien est assis derrière le comptoir en bois, le regard rivé sur un écran. Des caméras de surveillance filment la moindre parcelle du grand bâtiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Les cheveux de Margot ont la teinte claire du bois de bouleau poli, ils sont ramassés en une lourde tresse dans son dos. Elle a trente-six ans, c'est sa troisième grossesse et elle est resplendissante avec ses yeux humides et ses joues roses.

Après une longue semaine de travail, elle rentre chez elle. Elle a fait des heures sup tous les jours, on lui a signalé deux fois déjà qu'elle exagérait.

Elle est la nouvelle experte ès tueurs en série, tueurs à la chaîne et *stalkers* de la Rikskrim. L'assassinat de Maria Carlsson est le premier cas qu'elle gère seule depuis qu'elle a été nommée inspectrice.

Il n'y a pas de témoin et pas de suspect. La victime était célibataire, sans enfants, travaillait comme chargée de communication chez Ikea, elle avait repris la villa mitoyenne de ses parents

après la mort de son père, quand sa mère s'était installée dans une maison de retraite.

Maria faisait en général du covoiturage avec un collègue pour se rendre au travail, mais ce matin-là, elle n'était pas au rendez-vous habituel. Son collègue était allé chez elle, avait sonné à la porte avant de regarder par la fenêtre et de l'apercevoir. Elle était assise sur le sol de la cuisine, le visage réduit en charpie, le cou presque tranché, la tête penchée sur le côté et la bouche étrangement béante.

Les premiers résultats de l'autopsie indiquent que la bouche a sans doute été ouverte après la mort. Cependant, théoriquement, elle aurait pu se figer dans cette position d'elle-même.

La rigidité cadavérique s'installe d'abord dans le cœur et le diaphragme, mais après deux heures, elle s'observe aussi dans la nuque et les mâchoires.

C'est un vendredi soir et le grand hall d'entrée est presque vide. Deux policiers en pulls bleu marine sont en train de discuter et un procureur fatigué sort d'une des pièces dédiées aux délivrances de mandats d'arrêt.

Dès l'instant où Margot avait été désignée pour mener des enquêtes préliminaires, elle avait su qu'elle courait le risque d'être dévorée par l'ambition, d'en vouloir trop et de voir trop grand.

Si elle avait dit être convaincue d'avoir affaire à un tueur en série, tout le monde se serait moqué d'elle.

Au cours de la semaine, Margot Silverman a visionné plus de deux cents fois le film dans lequel Maria Carlsson enfile son collant. Tout indique qu'elle a été tuée peu après que la vidéo a été postée sur YouTube.

Margot a essayé d'interpréter la courte séquence, mais n'y a rien décelé de particulier. Les fétichistes qui se focalisent sur des collants ne sont pas rares, or, rien dans cet assassinat ne dénote un tel penchant.

Le film n'est qu'un court extrait de la vie d'une femme ordinaire. Elle est célibataire, a un bon boulot et se prépare à se rendre à un cours du soir de dessin de BD.

Il est impossible de déterminer pourquoi l'auteur du crime se trouvait dans son jardin. Hasard ou minutieuse planification ?

Toujours est-il que pendant les minutes qui précèdent le meurtre, il filme cette femme, et qu'il y a forcément une raison.

S'il envoie le lien à la police, c'est qu'il tient à leur montrer quelque chose.

Le meurtrier veut désigner une caractéristique de cette femme en particulier ou d'une catégorie de femmes. Il peut aussi désigner toutes les femmes, ou la société en général.

Pourtant, aux yeux de Margot, le comportement de cette femme n'a pas de caractère distinctif, pas plus que son apparence physique. Elle est concentrée sur son collant qu'elle s'efforce d'enfiler correctement, le front plissé et la bouche en cul-de-poule.

Margot s'est rendue deux fois au domicile de Maria Carlsson, mais elle a surtout minutieusement étudié le film de la scène de crime en l'état réalisé par l'expertise judiciaire.

La vidéo de l'assassin paraît presque sentimentale comparée à celle de la police. Les traces laissées par l'agression bestiale ont été filmées sans état d'âme par les techniciens. Assise par terre jambes écartées dans une sombre mare de sang, la victime est filmée sous divers angles. Le soutien-gorge est tailladé et pend le long de son flanc. Un sein laiteux repose sur les bourrelets du ventre. Il ne reste presque rien du visage, juste une bouche béante au milieu d'un magma rouge.

Margot s'arrête dans le hall devant les canapés du coin d'attente, l'air de rien. Une corbeille de fruits est posée sur la table basse, elle jette un coup d'œil au garde qui parle au téléphone avant de lui tourner le dos. Elle surveille quelques secondes le reflet du gardien dans le mur de verre donnant sur la grande cour intérieure, puis prend six pommes et les glisse dans son sac.

Six, c'est trop, elle le sait, mais c'est plus fort qu'elle, il fallait qu'elle les prenne. Jenny pourra peut-être faire une bonne tarte aux pommes ce soir, caramélisée au beurre salé et à la cannelle.

Son téléphone sonne, dissipant ses pensées. Elle regarde l'écran et voit la photo d'Adam Youssef. Il fait partie de l'équipe d'enquêteurs.

— Tu n'es pas encore partie ? Dis-moi que tu es encore là, parce qu'on a...

— Je suis déjà dans ma voiture, je roule sur Klarastranden, ment Margot. Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— On a reçu une autre vidéo.

Margot sent une vibration dans son ventre et pose une main sous le lourd arrondi.

— Une autre vidéo, répète-t-elle.

— Tu viens ?

— Je fais demi-tour, j'arrive, dit-elle, et elle revient sur ses pas. Débrouille-toi pour obtenir une copie.

Margot aurait pu poursuivre son chemin, sortir du bâtiment, rentrer chez elle et laisser l'affaire à Adam. Elle n'a qu'un coup de téléphone à passer pour se retrouver en congé parental pendant un an, en percevant une bonne partie de son salaire. C'est peut-être ce qu'elle aurait fait si elle avait su combien sa première affaire allait être violente.

Une ombre plane sur l'avenir, tandis que les planètes frôlent des constellations dangereuses. En cet instant, le destin de Margot flotte comme une lame de rasoir sur une eau stagnante.

La lumière dans l'ascenseur vieillit son visage. La fine ligne de khôl noir autour de ses yeux est presque effacée. Quand elle penche la tête en arrière, elle comprend ce que veulent dire ses collègues quand ils affirment qu'elle ressemble à son père, l'ancien chef de police départementale Ernest Silverman.

L'ascenseur s'arrête au huitième étage et elle traverse le couloir vide aussi vite que son gros ventre le lui permet. Adam et Margot ont repris le bureau de Joonas Linna la semaine où la police organisait une cérémonie commémorative en son honneur. Elle n'a fait que croiser Joonas, elle ne le connaissait pas personnellement et s'installer dans son bureau ne lui a posé aucun problème.

— Tu as une voiture rapide, ironise Adam quand elle entre, et il sourit en montrant ses dents pointues.

— Assez, oui.

Adam Youssef a vingt-huit ans, mais son visage est rond comme celui d'un adolescent et ses cheveux auraient besoin d'une bonne coupe. Il porte une chemise à manches courtes qui sort de son jean. Il vient d'une famille assyrienne, a grandi à Södertälje et a joué au football dans une équipe de troisième division.

— Ça fait combien de temps qu'elle tourne sur YouTube, cette vidéo ?

— Trois minutes, répond Adam. Il est chez elle en ce moment. Il se tient devant la fenêtre et...

— On n'en sait rien...

— Je pense que si, l'interrompt-il. Je pense que si, c'est évident.

Margot pose son lourd sac par terre, s'assied et passe un coup de téléphone aux techniciens.

— Salut, c'est Margot. Vous nous avez envoyé une copie ? demande-t-elle d'une voix stressée. Écoutez bien, je dois absolument trouver un lieu ou un nom, identifier l'endroit ou la femme... Tous les moyens doivent être mobilisés, je vous laisse cinq minutes, démerdez-vous, mais donnez-moi quelque chose de tangible et je promets de vous lâcher à temps pour la bringue du vendredi soir.

Elle pose le téléphone et ouvre le carton de pizza sur le bureau d'Adam.

— Tu n'en veux plus ?

Son ordinateur lui notifie l'arrivée d'un mail et Margot enfourne rapidement un bout de pizza. Une ride d'impatience s'est creusée sur son front. Elle clique sur le fichier du film et passe en plein écran, rejette sa tresse dans le dos, démarre la lecture et recule son fauteuil pour qu'Adam puisse voir.

On distingue d'abord une fenêtre allumée qui tremble dans l'obscurité. La caméra s'approche doucement et quelques feuilles frôlent l'objectif.

Les poils se dressent sur les bras de Margot.

Une femme se tient dans la pièce éclairée, devant la télé, elle mange de la glace directement dans le pot.

Elle a baissé son pantalon de jogging, elle l'a enlevé à moitié seulement, entraînant aussi la chaussette.

Elle lorgne la télé, sourit et suce la cuillère.

Dans la pièce de l'hôtel de police, on n'entend que le ventilateur de l'ordinateur.

Donnez-moi un seul détail exploitable, songe Margot en observant le visage de la femme, les traits réguliers autour des yeux, les pommettes et l'arrondi du crâne. Son corps semble exhaler de la vapeur. Elle vient de faire du sport. L'élastique de sa culotte blanche est distendu par les lavages et son soutien-gorge est visible sous le débardeur trempé de sueur.

Margot se penche plus près de l'écran, son ventre appuie sur ses cuisses et la tresse retombe devant son épaule.

— Il reste une minute, dit Adam.

La femme pose le pot de glace sur la table basse et quitte la pièce, le pantalon de jogging traînant autour de son pied droit.

La caméra la suit, se déplace latéralement, passe devant une porte de terrasse étroite. Elle s'approche de la fenêtre de la chambre où la lumière s'allume. La femme redevient visible. Elle se débarrasse du pantalon en l'envoyant valser vers un fauteuil au coussin rouge. Le pantalon heurte le mur derrière et atterrit par terre.

La caméra avance lentement sur les derniers mètres à travers le jardin sombre, s'arrête juste devant la fenêtre et oscille légèrement, comme si elle flottait sur l'eau.

— Si elle lève les yeux, elle le voit, chuchote Margot, et elle sent son cœur accélérer.

La lumière de la chambre éclabousse les feuilles des rosiers et jette un reflet sur le bord supérieur de la lentille.

Adam a posé une main sur sa bouche.

La femme retire son débardeur, le jette sur le fauteuil et, vêtue seulement de sa petite culotte délavée et de son soutien-gorge sale, elle regarde un instant le téléphone qui est en train de charger sur la table de chevet à côté d'un verre d'eau à moitié plein. Ses cuisses sont tendues et gorgées de sang après sa séance de sport, la ceinture du pantalon a laissé une trace rouge sur son ventre.

Son corps ne porte aucune cicatrice visible, aucun tatouage, on ne distingue que de légères lignes de vergetures laissées par une grossesse.

La chambre est comme des millions d'autres chambres. Rien ne permettrait de la localiser.

La caméra tremble soudain et glisse en arrière.

La femme saisit le verre d'eau sur la table de chevet et le porte à sa bouche quand le film s'arrête.

— Merde, merde, merde, répète Margot entre ses dents. Pas un putain d'indice, rien.

— On regarde encore une fois, propose Adam.

— On peut regarder mille fois. Vas-y, te gêne pas, tu verras que dalle.

— Je vois un tas de choses, je vois...

— Tu vois une villa, construite au xx^e siècle, des arbres fruitiers, des rosiers, des fenêtres à triple vitrage, une télé 42 pouces, de la glace Ben & Jerry's, dit Margot avec un geste en direction de l'ordinateur.

C'est fou comme les gens se ressemblent ; elle n'y avait jamais pensé auparavant. Vus à travers une fenêtre, des pans entiers de la population suédoise sont de véritables copies conformes. Les mêmes intérieurs, le même physique, les mêmes passe-temps, les mêmes objets.

— C'est complètement tordu, reprend Adam d'une voix stressée. Pourquoi est-ce qu'il poste des vidéos ? Qu'est-ce qu'il cherche, putain de merde ?

Par la petite fenêtre, Margot regarde les cimes des arbres du parc Kronoberg qui se détache en noir sur la brume illuminée de la ville.

— On est sans le moindre doute possible en présence d'un tueur en série, constate-t-elle. La seule chose qu'on puisse faire, c'est dresser un premier profil pour...

— En quoi est-ce que ça l'aide, elle ? l'interrompt Adam en se passant une main dans les cheveux. Il se tient devant sa fenêtre et toi, tu parles de profil d'assassin.

— Ça peut aider la suivante.

— Mais putain ! Il faut qu'on lance...

— Ferme-la une seconde ! le coupe Margot, et elle prend son téléphone.

— Toi, ferme-la ! réplique Adam en élevant la voix. J'ai le droit de donner mon opinion, non ? À mon avis, on devrait filer la photo de cette femme aux journaux en ligne pour qu'ils la publient.

— Adam, écoute... on a espéré pouvoir l'identifier tout de suite, il aurait suffi de peu, seulement on n'a rien. Je vais en parler avec les techniciens, mais je ne pense pas qu'ils trouvent quoi que ce soit de plus que l'autre fois.

— Mais si sa photo arrive sur...

— Je n'ai pas le temps d'écouter des bêtises. Réfléchis... Tout indique qu'il poste la vidéo directement du jardin, et dans ce cas, oui, il existe une possibilité théorique de la sauver.

— C'est bien ce que je dis.

— Mais cinq minutes se sont déjà écoulées, il ne va pas rester planté devant la fenêtre aussi longtemps.

Adam se penche en avant et la fixe. Ses yeux fatigués sont injectés de sang, ses cheveux hérissés sur sa tête.

— Alors on va abandonner, comme ça ?

— On doit prendre le temps de réfléchir, même s'il y a urgence.

— C'est ça, répond-il sur un ton irrité.

— Le tueur a pris de l'assurance, il sait qu'il a plusieurs longueurs d'avance sur nous, explique Margot en prenant le dernier morceau de pizza. Mais plus on en apprendra sur son compte, plus on approchera...

— Apprendre ? OK, mais je n'ai pas l'impression qu'on soit partis pour apprendre quoi que ce soit, réplique Adam en essuyant la sueur sous son nez. On n'a pas réussi à déterminer l'origine du premier film, on n'a rien trouvé sur le lieu du crime, et on ne trouvera pas l'origine de celui-ci non plus.

— Techniquement, en effet, c'est peu probable, mais on peut essayer de le cerner, en analysant les vidéos et le degré de violence, poursuit Margot, qui sent le fœtus tressaillir dans son ventre. Qu'est-ce qu'on a réellement vu jusque-là, qu'est-ce qu'il nous a montré et qu'est-ce qu'il voit, lui ?

— Une femme qui vient de faire du sport, qui mange de la glace et qui regarde la télé.

— Et qu'est-ce que ça nous dit du tueur ?

— J'en sais rien... qu'il n'aime pas les femmes qui mangent de la glace..., gémit Adam en cachant son visage entre ses mains.

— Allez, un petit effort.

— Je suis désolé, mais...

— Moi, j'imagine que le tueur poste une vidéo qui montre les instants précédant le meurtre, dit Margot. Il prend son temps, jouit du moment et... il veut nous montrer les femmes vivantes, il veut les conserver vivantes en vidéo, ce sont peut-être les vivantes qui l'intéressent.

— Un voyeur, souffle Adam, et il sent la chair de poule couvrir sur ses bras.

— Un *stalker*, chuchote-t-elle.

— Dis-moi comment je dois filtrer la liste de tous les enculés qui sont sortis de prison ou de l'hôpital psy, demande Adam tout en ouvrant l'intranet de la police.

— Cherche des violeurs, des viols sadiques, des traques furtives.

Il tape vite sur son clavier, clique sur des liens, écrit de nouveau.

— Trop de résultats. Le temps s'écoule.

— Entre le nom de la première victime.

— Aucun résultat, soupire-t-il en tirant sur ses cheveux.

— Un violeur en série frustré, peut-être castré chimiquement, énonce Margot tout en réfléchissant.

— Il faudrait consulter plusieurs fichiers simultanément, mais ça va être trop long. Ça ne marche pas. Merde, qu'est-ce qu'on fait ?

— Elle est morte, répond Margot en se renversant dans le fauteuil. Il lui reste peut-être quelques minutes, mais...

— Je ne suis pas sûr de pouvoir supporter ça, dit Adam. On la voit, on voit son visage, sa maison... Bon sang, on regarde droit dans sa vie, mais on ne saura pas qui elle est avant qu'elle soit morte et que quelqu'un trouve son corps.

Quand elle baisse sa culotte humide et la lance sur le fauteuil, Susanna Kern sent ses cuisses frémir après la course.

Depuis qu'elle a trente ans, elle court cinq kilomètres trois soirs par semaine. Après le jogging du vendredi, elle a pris l'habitude de regarder la télé en mangeant de la glace, puisque Björn ne rentre que vers minuit.

Quand Björn a obtenu ce boulot à Londres, elle pensait qu'elle se sentirait seule, mais elle s'est vite rendu compte qu'elle apprécie énormément ses heures de liberté les semaines où Morgan est chez son père.

Elle a particulièrement besoin de ce calme depuis qu'elle suit une formation continue de neurologie assez exigeante à l'institut Karolinska.

Elle dégrafe son soutien-gorge trempé de sueur et se dit qu'elle l'utilisera encore dimanche avant de le mettre au sale.

Elle ne se souvient pas qu'il ait fait aussi chaud de tout l'été.

Elle se retourne en entendant un grattement à la fenêtre.

Le jardin à l'arrière de la maison est tellement sombre qu'elle ne voit que le reflet de la chambre dans la vitre. On dirait une scène de théâtre, un plateau télé.

Elle vient de faire son entrée et se tient sous les feux des projecteurs.

Mais j'ai oublié de m'habiller, pense-t-elle avec un sourire en coin.

Elle reste quelques secondes à contempler son corps nu. Il est théâtralement éclairé et dans le miroir de la fenêtre, elle a l'air plus mince qu'elle ne l'est réellement.

Le petit bruit se fait entendre de nouveau, comme si quelqu'un tapotait des ongles sur le rebord de la fenêtre. Il fait trop sombre pour voir si c'est un oiseau.

Susanna scrute à travers les reflets, attrape le couvre-lit bleu marine, l'enroule autour de son corps et frissonne.

Elle se fait violence et avance doucement jusqu'à la fenêtre. Elle approche son visage de la vitre et voit le jardin prendre les contours d'un monde gris sombre, comme les ténèbres d'une gravure de Gustave Doré.

L'herbe noire, les hauts buissons, la balançoire de Morgan qui oscille dans le vent et les carreaux déposés derrière la cabane de jeux, destinés à la véranda qu'ils n'ont jamais construite.

La buée de son haleine est bien visible sur le verre quand elle se redresse et ferme les rideaux. Elle laisse le lourd couvre-lit tomber, marche toute nue vers la porte, éprouve une sensation déplaisante derrière elle et se retourne vers la fenêtre. Dans l'interstice entre les rideaux rose foncé scintille une bande étroite de verre noir.

Elle prend le téléphone sur la table de chevet, appelle Björn, écoute la répétition des sonneries et ne peut s'empêcher de fixer la fenêtre.

— Allô, ma chérie, répond-il d'une voix beaucoup trop forte.

— Tu es à l'aéroport ?

— Quoi ?

— Tu es à...

— Je suis à l'aéroport, je mange un hamburger chez O'Learys et...

Ses paroles sont noyées dans un flot de cris et d'applaudissements en arrière-plan.

— Liverpool vient encore de marquer, explique-t-il.

— Hourra, dit-elle sans enthousiasme.

— Ta mère m'a appelé, elle voulait savoir ce qui te ferait plaisir pour ton anniversaire.

— C'est sympa.

— J'ai dit que tu voulais de la lingerie transparente, plaisante-t-il.

— Parfait.

Elle a le regard rivé sur le verre scintillant entre les rideaux. Ça grésille dans le téléphone.

— Tout va bien à la maison ? demande Björn.

— J'ai eu un peu peur du noir, c'est tout.

— Ben n'est pas là ?

— Si, devant la télé, répond-elle.

— Et Jerry ?

— Ils m'attendent tous les deux, sourit-elle.

— Tu me manques.

— Ne loupe pas ton avion, chuchote-t-elle.

Ils bavardent encore un peu, se disent : "Ciao, bisous." Après avoir raccroché, elle se met à penser à un patient admis la nuit précédente, un jeune motard sans casque qui avait eu un accident et souffrait de graves blessures au cerveau. Son père était arrivé à l'hôpital directement de son travail. Il portait encore sa combinaison sale et un masque de protection autour du cou.

Elle tient son kimono rose devant elle quand elle entre dans le séjour et ferme les épais rideaux.

Une étrange atmosphère flotte dans la pièce.

Les rideaux ondulent devant les fenêtres et elle sent un frisson parcourir sa colonne vertébrale quand elle leur tourne le dos.

Elle goûte la crème glacée qui s'est un peu ramollie. Bientôt elle sera parfaite. Une saveur intense de chocolat se répand dans sa bouche.

Susanna pose le pot, va dans la salle de bains, ferme la porte à clé, ouvre le robinet, défait sa queue de cheval et pose l'élastique sur le bord du lavabo.

Elle laisse échapper un soupir d'aise quand l'eau chaude inonde sa tête et sa nuque et finit par englober tout son corps. Ça tonne dans ses oreilles, ses épaules se relâchent et ses muscles se détendent. Elle se savonne, s'attarde avec la main entre les jambes et sent que les poils ont déjà commencé à repousser depuis la dernière épilation.

De la main, Susanna essuie la vapeur de la paroi de douche vitrée afin de pouvoir surveiller la poignée de porte et le bouton de la serrure.

Elle pense soudain à ce qu'elle a cru voir à travers la fenêtre de la chambre au moment d'attraper le dessus-de-lit pour se couvrir.

Elle avait dû se faire des idées. S’effrayer toute seule, comme ça, c’est complètement stupide. Elle avait refoulé la peur en se disant que c’était impossible de distinguer quoi que ce soit au-dehors.

La pièce était trop éclairée, et le jardin tout noir.

Mais à l’endroit où le jeté de lit se reflétait, elle avait eu l’impression de voir un visage qui la fixait.

Il avait disparu dans la seconde et elle en avait conclu qu’elle s’était trompée, mais à présent elle se demande si elle n’a pas vu juste.

Ce n’était pas un enfant, peut-être un voisin qui cherchait son chat et qui s’était arrêté pour la regarder.

Susanna ferme le robinet et son cœur se met à battre si fort que ses tempes palpitent lorsqu’elle réalise que la porte de la cuisine côté jardin est restée ouverte. Comment a-t-elle pu l’oublier ? Depuis le début de l’été, elle l’ouvre le soir pour laisser entrer l’air frais dans la maison, puis elle la referme systématiquement et la verrouille avant d’aller dans la salle de bains.

Elle efface la buée qui s’est reformée sur la paroi de douche et regarde de nouveau le bouton de la serrure. Rien n’a bougé. Elle attrape la serviette et se dit qu’elle va rappeler Björn et lui demander de rester en ligne pendant qu’elle inspecte la maison de fond en comble.

En sortant de la salle de bains, Susanna entend les acclamations du public à la télé. La mince soie du kimono colle à sa peau humide.

Un courant d'air froid à ras du sol.

Ses pieds laissent des traces mouillées sur le parquet fatigué.

Les fenêtres de la salle à manger scintillent dans l'obscurité. Du verre noir miroite derrière les fougères en suspension. Susanna se sent observée, mais s'oblige à ne pas regarder dehors, de peur de s'affoler davantage.

Pourtant, en se dirigeant vers la cuisine, elle se tient éloignée de la porte fermée de la cave.

Ses cheveux détrempe le dos du kimono. Les pointes sont tellement mouillées que des gouttes coulent sous le tissu, jusque dans la raie des fesses.

Le sol est plus froid à mesure qu'elle approche de la cuisine.

Son cœur bat fort dans sa poitrine.

Elle pense à nouveau au jeune homme atteint de graves lésions cérébrales. Ils l'avaient endormi à la kétamine. Tout son visage était brisé, écrasé à la tempe. Le père répétait à voix basse que son fils n'avait rien. Il aurait eu besoin de quelqu'un à qui parler, mais Susanna n'avait pas le temps.

Elle s'imagine à présent que ce père grand et fort l'a retrouvée, qu'il rejette la responsabilité sur elle et se tient devant sa cuisine vêtu de son bleu crasseux.

Une nouvelle chanson résonne à la télé.

Le vent s'engouffre dans la cuisine. La porte du jardin est grande ouverte. Le rideau de minces lanières en plastique volette.

Elle avance lentement. Difficile de discerner quoi que ce soit derrière le rideau qui s'agite. Quelqu'un pourrait très bien se tenir là.

Elle tend la main, écarte les lanières virevoltantes, franchit le rideau et attrape la poignée de la porte.

L'air nocturne a refroidi le sol.

Le kimono s'ouvre.

Elle a le temps de constater que le jardin plongé dans l'obscurité est désert. Les buissons frémissent et la balançoire oscille.

Elle ferme rapidement la porte, sans se soucier des lanières qui restent coincées, elle se dépêche simplement de tourner la clé, de l'enlever de la serrure et de reculer.

Elle pose la clé dans le vide-poche parmi les pièces de monnaie et referme son kimono.

En tout cas, maintenant, c'est verrouillé, songe-t-elle au moment où elle entend un léger craquement.

Elle se retourne vivement, puis sourit de sa réaction. C'est la fenêtre entrouverte du séjour qui s'est mise à battre quand le flot d'air de la cuisine s'est tari.

Le public siffle et hue le verdict des juges.

Susanna se dit qu'elle va aller chercher le téléphone dans la chambre et appeler Björn. Il est sûrement en train d'attendre à la porte d'embarquement maintenant. Elle veut lui parler pendant qu'elle parcourt la maison, avant de pouvoir s'installer devant la télé. Elle a réussi l'exploit de tellement s'affoler qu'elle ne pourra pas se détendre autrement. Le seul problème, c'est que dans la cave, ça ne capte pas. Elle pourra peut-être utiliser la fonction haut-parleur et poser le téléphone à mi-chemin dans l'escalier.

Elle se fait la réflexion qu'elle n'a pas à marcher sur la pointe des pieds dans sa propre maison, mais ne peut s'empêcher de se mouvoir en silence.

En passant devant la porte fermée de la cave, elle aperçoit du coin de l'œil les fenêtres sombres de la salle à manger et elle continue vers le séjour.

Elle sait qu'après son jogging elle a fermé la porte d'entrée à clé, mais elle veut quand même vérifier. C'est mieux, comme ça elle sera tranquille.

Le vent siffle à travers la fenêtre entrebâillée du séjour, le rideau est aspiré par la mince fente.

Elle se dirige vers la salle à manger et, avant de s'arrêter net, elle a le temps de noter que les fleurs des prés ont séché dans le vase sur la grande table en chêne.

C'est comme si tout son corps se recouvrait d'une pellicule de glace. La sécrétion d'adrénaline dans le sang est immédiate.

Les trois fenêtres de la salle à manger fonctionnent comme des miroirs. À la lueur du plafonnier, elle aperçoit la table et les huit chaises, mais aussi une silhouette.

Susanna fixe le reflet de la pièce et son cœur bat à tout rompre.

Dans l'ouverture du côté du hall d'entrée se tient un individu avec un couteau de cuisine à la main.

Il est dedans, il est dans la maison.

Elle a fermé à clé la porte de la cuisine alors qu'elle aurait dû s'enfuir dans le jardin.

Lentement, elle recule.

L'intrus se tient parfaitement immobile, dos à la salle à manger, le regard dirigé vers le couloir et la cuisine.

Le grand couteau pend dans sa main droite, tressaillant d'impatience.

Susanna marche à reculons, le regard rivé sur cet individu dans le vestibule. Son pied droit glisse sur le sol et le parquet grince quand elle déplace son poids.

Il faut qu'elle sorte, mais si elle gagne la cuisine, il la verra du couloir. Elle aura peut-être le temps de prendre la clé dans le vide-poche, mais ce n'est pas sûr.

Avec précaution elle continue de reculer, voit l'intrus dans la dernière fenêtre.

Le parquet craque sous son pied gauche et elle s'arrête. L'individu se retourne vers la salle à manger, lève les yeux et la regarde à travers l'une des fenêtres sombres.

Susanna fait lentement un pas en arrière. La personne avance vers elle. Elle gémit de peur, fait demi-tour et court se réfugier dans le séjour.

Elle glisse sur le tapis, perd l'équilibre, son genou heurte le sol, elle pare avec la main et pousse un soupir de douleur.

Une chaise bute contre la table à manger.

Quand elle se relève, elle renverse la lampe sur pied qui va heurter le mur et tombe par terre.

Elle entend des pas rapides derrière elle.

Sans se retourner, elle se précipite dans la salle de bains et verrouille la porte. L'air y est toujours chaud et humide.

Ceci n'est pas en train de se produire, pense-t-elle, prise de panique.

Elle va directement à la petite fenêtre et écarte le rideau. De ses mains tremblantes elle essaie d'enlever un des deux crochets de fermeture. Il ne bouge pas. Elle le secoue et essaie de se calmer, le titille un peu, le tire sur le côté et parvient juste à le défaire quand elle entend un raclement dans la serrure de la porte. Elle s'y précipite et agrippe le bouton de condamnation quand il commence à tourner. Elle contre le mouvement des deux mains et sent son cœur s'emballer de terreur.